

Je loue régulièrement des appartements sur Airbnb et Booking.com dans des campagnes peu fréquentées, pour une randonnée vélo en famille, une virée avec mon amoureuse ou une retraite en solitaire. Derrière cette moyenne de 4,9 étoiles sur 5 quasi systématique, on me vend la magie d'un lieu, son authenticité et son folklore. Mais ces endroits standardisent cruellement l'expérience qui en perd de son charme, guidée par les attentes pratiques, le niveau de confort et la multitude d'options interchangeables qui justifient un prix compétitif. On ne croise plus les hôtes, on copie colle l'avis laissé sur la précédente location. On est poussé à rester à côté de l'essence d'un lieu.

Moi qui traverse cette région, ne suis-je qu'un fantôme aux yeux de ses habitants ? Comment ces endroits dépeuplés influencent ils les gens qui y vivent à l'année ? Une fois passé le pic d'activité saisonnière, ces lieux perdent leur vernis d'artificialité, les visages qui les habitent ne mentent plus. Mon regard se pose sur les gens qui restent, sur le sourire sincère du serveur d'un bistrot du coin ou sur l'expression ennuyée du vendeur de la boutique de souvenirs. Je m'amuse du contraste entre l'individu qui vit le lieu et celui qui le traverse. Ce jeu s'est changé en désir de cinéma, en écrivant *Phosphore*, je me suis demandé comment représenter un duo de personnages solitaires dans un environnement d'une grande beauté qui tourne au ralenti.

Dans le marais de la Brière, en Loire-Atlantique, en période de hors-saison, j'ai été saisi par l'impression de profonde solitude que je ressentais en explorant cette région à l'authenticité préservée. Je marchais longuement dans la rue à observer les chaumières sans croiser la moindre personne, et le marais endormi n'apportait pas plus d'indices de vie. Le temps y semblait suspendu, engourdissant les quelques individus qui, comme moi, traversent les lieux. Dans un environnement aussi horizontal on voit facilement dans la distance. Les canaux, ces artères de circulation navale, sont comme des autoroutes désaffectées desservant des quartiers invisibles. Sans possibilité de se cacher, on observe et on se sent observé, à la vue du marais tout entier. Dans cette étrange contemplation de la beauté du vide, ce désert humide force l'imagination. Je vois le marais propice à une lenteur génératrice d'étrangeté et d'ambiguïté. Un milieu vaste, quasi monochrome, où les sujets avancent lentement dans l'image pour presque se fondre dans le décor. Ce marais englobant est un formidable espace d'expression pour les éléments. Le vent, l'eau, la terre et le feu incarnent la présence prodigieuse d'un marais qui semble se jouer des individus qui le traversent, à la merci de l'humeur changeante de la météo et des conditions naturelles.

Elsa, guide touristique, navigue quotidiennement ces canaux, et pourtant, semble s'être perdue dans le marais. Elle connaît ce lieu par cœur mais paraît chercher une issue qui la tirerait de son quotidien morose, elle qui ne capte plus la magie du lieu. Le marais ne lui renvoie plus que sa propre solitude, la sérénité qu'il dégage n'est désormais plus qu'un angoissant silence. Déconnectée d'un endroit qu'elle ne reconnaît plus, elle distingue difficilement l'illusion de la réalité. Quand le chemin d'Elsa croise celui du fantomatique Simon, le doute s'immisce : Simon est-il une construction de sa psyché, ou juste un étranger excessivement secret ?

C'est par ce questionnement fondateur que je veux donner une dimension fantastique à ce chassé croisé entre Simon et Elsa. Ces deux individus d'abord hermétiques l'un pour l'autre, ne se croisent jamais. Simon incarne ce fantôme qui éveille la curiosité d'Elsa mais qui annonce aussi une forme de danger qui la guette sur le marais. Le jeu de piste me permet de faire monter la tension et entretenir le doute : Que risque Elsa à vouloir retrouver Simon ? A suivre sa trace, elle se place en face de ses angoisses profondes, de son isolement.

J'envisage dans ma mise en scène de replier chaque personnage dans son espace individuel. Plutôt que de créer un espace d'interaction entre Simon et Elsa, je fais du marais l'interlocuteur central, le personnage vers lequel tous les autres sont tournés pour trouver des réponses. Je veux placer le spectateur dans le même mode de contemplation que mes personnages, user de l'horizontalité de l'image, de plans longs et statiques mis en mouvement uniquement par le flot discret du marais. Ces travellings naturels me permettent d'appuyer l'errance d'Elsa, pris au piège dans les méandres du marais où tout se ressemble. Le rythme du montage peut ainsi s'accélérer, alimenter l'appréhension qui entoure la rencontre prochaine entre Elsa et Simon. Ce rythme est soutenu jusqu'à ce que le regard d'Elsa ne se pose sur ce qu'elle croit être le merveilleux, la tension laisse place à la magie.

Plus qu'un film sur la solitude, Phosphore convoque également la mythologie d'un lieu, traversé par des siècles de contes populaires, de récits de disparitions sordides et de révélations spirituelles. Quand Elsa fait face à l'émerveillement, je cite cette mythologie si évocatrice qui parcourt l'Histoire de nos campagnes, ses mythes et légendes, ses visions de l'au-delà et son bestiaire fantastique. L'apparition de feux follets est un phénomène coloré qui déploie cette force mystique, ces créatures sont le phosphore qui rallume la flamme d'Elsa, un feu puissant qui éclaire son esprit embrumé. C'est une sincère envie de connexion qui se lit dans ces feux follets, une combustion qui ranime son attrait pour le monde et lui redonne, en définitive, la faculté de sourire.